

Chevrier devient le porte-étendard d'une histoire patriotique de la Corse et la cible des Génois, même si l'*Histoire du royaume de Corse* partiellement lue à l'Académie en décembre 1749, et qui offense directement Gênes, serait d'un certain Goury de Champgrand et si l'*Almanacco reale di Corsica dell'anno 1750*, qui affirme que les troupes françaises ont été envoyées en Corse « à l'instance des peuples », est de la plume de Giovanni Luca Poggi, secrétaire et directeur de l'Académie, et non de Chevrier. La crise est à son comble en mars 1751, lorsque le marquis de Cursay dote la ville de Bastia d'une imprimerie chargée de diffuser les travaux de l'Académie. Un accord est finalement trouvé en août 1751 pour le maintien de cette entreprise de Jean-Marc Artaud, sous réserve que les ouvrages soient soumis à une permission de Gênes. Mais Cursay paie sa politique favorable aux Corses et insuffisamment équilibrée aux yeux de Versailles par son arrestation avec renvoi en France en décembre 1752, qui entraîne *de facto* la fin de l'*Accademia dei Vagabondi*.

L'histoire en dents de scie de l'Académie ne permet pas de cueillir une régularité de ses séances, par exemple tous les deux mois. Si les productions des académiciens et des lettrés corses sont plus riches au xvii<sup>e</sup> qu'au siècle suivant, la forme des sonnets poétiques et la lecture de morceaux de leurs ouvrages demeurent une constante. L'Académie s'ouvre aussi au théâtre, et ses compositions dramatiques et musicales jouées à Bastia introduisent un pont avec la production florentine du milieu du xviii<sup>e</sup> siècle. Les concours qu'elle propose attirent jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, qui cependant ne lui enverra pas son *Discours sur la vertu du héros*. Malgré les difficultés qu'elle ne cessa de rencontrer, l'Académie de Bastia a donc joué un rôle qui méritait d'être tiré de l'ombre grâce à ce travail patient, méthodique et informé.

GILLES BERTRAND

gilles.bertrand@univ-grenoble-alpes.fr  
AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.147

1. Voir respectivement Antoine FRANZINI, *Un siècle de révolutions corses. Naissance d'un sujet politique, 1729-1802*, Paris, Vendémiaire, 2017; *id.*, *La Corse du xv<sup>e</sup> siècle. Politique et société, 1433-1483*, Ajaccio, Alain Piazzola, 2005; *id.*, *Haine et politique*

*en Corse. L'affrontement de deux hommes au temps de la Révolution française, 1780-1800*, Ajaccio, Alain Piazzola, 2013.

2. Jean BOUTIER, Brigitte MARIN et Antonella ROMANO (dir.), *Naples, Rome, Florence : une histoire comparée des milieux intellectuels italiens, xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française de Rome, 2005.

### Claire Gantet et Markus Meumann

*Les échanges savants franco-allemands au xviii<sup>e</sup> siècle. Transferts, circulations et réseaux*  
Rennes, PUR, 2019, 356 p.

Si l'on peut dire que le domaine « franco-allemand » fut particulièrement porteur dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, cela vaut sans doute aussi pour les sciences humaines : on lui doit au moins un concept central, celui de « transferts culturels ». Lorsque Michel Espagne et Michael Werner proposèrent la notion dans les années 1980<sup>1</sup>, afin d'envisager de manière complexe les phénomènes de transformation que subissent les idées, les objets, les biens culturels lorsqu'ils passent d'un pays à un autre, c'est précisément le cas de la France et de l'Allemagne au xviii<sup>e</sup> et, plus encore, au xix<sup>e</sup> siècle qui leur sert de terrain. Leur proposition a été, depuis, largement reprise, commentée, également critiquée pour le caractère parfois un peu schématique du processus de production, déplacement, réception ainsi décrit. Le caractère séminal de la notion ne fait toutefois aucun doute, et depuis une trentaine d'années, d'autres concepts ont émergé : celui de « l'histoire croisée », forgé par Michael Werner et Benedicte Zimmermann, puis, dans d'autres contextes historiographiques, ceux de « circulations », d'« échanges culturels » ou même de « traduction », davantage utilisé dans l'historiographie anglophone.

L'ouvrage collectif dirigé par Claire Gantet et Markus Meumann reprend, pour ainsi dire, le dossier trente-cinq ans après et en propose un état des lieux avec, comme point de départ, le « franco-allemand » et la question des circulations entre ces deux pôles. Ce livre se pense avant tout comme un laboratoire historiographique, conceptuel et épistémologique, dont le but est de tester les différentes manières de penser les phénomènes de mobilité et d'échanges d'idées, de savoirs, de contenus intellectuels entre des espaces culturels et/ou

politiques distincts. Les trois termes proposés en sous-titre – transferts, circulations, réseaux – sont ceux autour desquels le débat s’engage, comme l’expliquent les directeurs de l’ouvrage dans une introduction passionnante qui fait le point sur l’histoire, les limites et les apports de ces notions, comme sur leur complémentarité et leurs possibles contradictions. Alors que le concept de transfert permet d’insister sur les transformations induites par l’échange, celui de circulation « est plus souple et à même de rendre compte de la complexité des échanges savants au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il pêche par son caractère plat, ce qui circule semblant ne pas se transformer » (p. 16). Le réseau est quant à lui souvent nécessaire au transfert ou à la circulation, mais il s’agit d’un objet extrêmement délicat et exigeant si on veut l’utiliser au-delà de la simple métaphore. Ainsi les directeurs plaident-ils pour « parler successivement de transferts, de circulations et de réseaux, l’essentiel étant d’employer ces termes à bon escient de façon critique » (p. 16). Finalement, le but est de complexifier au maximum l’idée d’un « échange unilatéral de la France vers l’Allemagne » (p. 17). Les différents auteurs et autrices des contributions se servent donc, à leur gré, en fonction du contexte et de leur démonstration, de ce répertoire conceptuel pour décrire et analyser l’ensemble des échanges savants – un terme qui aurait sans doute mérité une définition plus serrée en introduction – entre ces deux pôles qui ne sont pas compris comme des unités politiques, mais plutôt comme des « aires linguistiques et culturelles » (p. 11).

L’ouvrage, d’une richesse indéniable, se divise en quatre parties et seize contributions, auxquelles s’ajoutent une introduction, déjà mentionnée, et une conclusion de M. Espagne. Au fil de la lecture, des lignes de force permettant de mettre en évidence un ensemble d’acteurs, de médias et d’espaces de l’échange qui semblent avoir joué un rôle spécifique entre les deux ensembles culturels se dégagent. En tête du classement des principaux acteurs du transfert franco-allemand, on retrouve sans nul doute les huguenots et le Refuge, omniprésents dans le volume. Antony McKenna décrit ainsi la place des relations que Pierre Bayle entretient avec les huguenots exilés, particulièrement dans le Brandebourg, dans un ensemble d’échanges

savants, tandis que Pierre-Yves Beaurepaire explique leur rôle dans la circulation des livres maçonniques francophones, *via* des réseaux de libraires et d’éditeurs néerlandais, suisses ou encore anglais. Le rôle de certaines institutions telles que les sociétés savantes ou les académies ne saurait toutefois être négligé. Citons le cas passionnant, étudié par Vincent Robadey, de la société économique de Berne et de sa fonction d’intermédiaire, grâce à la création de l’*Encyclopédie économique*, dans la circulation des savoirs agronomiques français et allemands, ou encore celui de l’Académie royale des sciences et des lettres de Berlin (où les huguenots étaient du reste très impliqués). Avi Lifschitz montre que les concours annuels organisés par celle-ci dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et remportés à douze reprises en quarante et un ans par des auteurs francophones, contribuèrent à la circulation de ces travaux dans le monde germanophone, mais aussi à faciliter la réception d’auteurs allemands au sein de la république des lettres. Enfin, le cas passionnant de l’université de Göttingen, présenté par Anne Saada illustre en quoi la captation d’un savoir « étranger », en l’occurrence français, a pu participer de la renommée d’une institution : réussir à collecter – le plus rapidement possible – un grand nombre de livres français faisait partie d’une stratégie délibérée, dont la finalité était de faire de la nouvelle université un centre attractif pour l’ensemble des lettrés européens.

Cette réflexion sur les auteurs s’adosse nécessairement à une analyse fine des médias du transfert et des effets qu’ils pouvaient avoir sur eux. Sans surprise, la correspondance se taille la part du lion, comme dans le cas des relations épistolaires d’Albrecht von Haller étudiées par Florence Catherine. On y lit que les lettres voyagent rarement seules, accompagnant souvent des objets – des imprimés, bien entendu, mais parfois aussi des « objets matériels du savoir » (p. 45) – à travers des parcours qui ne sont que rarement directs, et nécessitent souvent une ou plusieurs étapes. Les imprimés jouent également, sous différentes formes, un rôle essentiel : on retiendra l’article de Flemming Schock, qui montre que les périodiques savants formaient une « constellation textuelle » dès lors qu’ils « renvoyaient aux uns et aux autres, se citaient, s’extrayaient

et se reproduisaient en partie les uns les autres » (p. 101). Ainsi, chaque type de média crée son propre espace, sa propre géographie, ses propres parcours selon des logiques qui sont spécifiques à leur nature et à leurs caractéristiques.

En redéfinissant les centres et les périphéries de la sorte, le volume contribue dès lors à remodeler notre géographie européenne du savoir. Par un biais qui résulte, en partie, de la nature même de l'ouvrage (fruit d'un colloque organisé, en 2016, à Fribourg, en Suisse), la confédération helvétique apparaît comme un nouveau centre, un point de passage nodal entre les espaces français et allemands. On a déjà cité le rôle de la société économique de Berne, ou celui d'Albrecht von Haller, sur lequel reviennent également Lisa Kolb et Martin Stuber à propos de la production de sel : Haller tenta d'introduire, à l'intérieur des terres, une technique de production de sel par l'évaporation solaire, très usuelle sur les côtes atlantiques, et eut, à cette occasion, un rôle pivot dans le processus des transferts savants au sein des Lumières économiques. Certains cas permettent de suivre la complexité des parcours à la fois géographiques et institutionnels de textes sur plusieurs décennies : la tradition d'une approche critique et historique du canon biblique suivit, comme l'explique Martin Mulsov, des chemins qui passèrent par l'Angleterre, les Provinces-Unies, le Saint Empire. Surtout, redécouvrir l'itinéraire de cette tradition qui mène des travaux de Richard Simon, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, à ceux de Johann Salomo Semler, autour de 1770, suppose une enquête policière, à travers non seulement un ensemble d'imprimés, mais aussi de textes manuscrits et clandestins, longtemps ignorés des manuels de théologie. On observe ici toute la fragilité des circulations, qui ne sont jamais sûres. Parfois, le transfert n'a pas lieu – ou que très tardivement –, comme dans le cas du néologisme d'« esthétique », et de la discipline qui en résulta. Élisabeth Décultot montre que la notion, inventée par Baumgarten en 1750, connut un rapide succès en Allemagne, mais bien des résistances en France, où elle ne s'imposa qu'à partir des années 1820-1830.

On l'aura compris, le volume convainc non seulement par la richesse des terrains, des thématiques et des objets abordés, mais aussi, et

surtout, par la discussion méthodologique et épistémologique qu'il suscite autour des termes permettant de dire et de conceptualiser le principe même de circulation. La notion qui, au fil des pages, s'évapore finalement bien vite est celle de « franco-allemand », dont on perçoit rapidement les limites. Dès lors que les auteurs savent le danger qu'il y aurait à pré-supposer l'existence de deux sphères séparées et autonomes à partir desquelles on pourrait observer un « transfert » – c'est d'ailleurs un des reproches que l'on adressa, dès les années 1980, à la notion –, ils insistent sur la complexité des circulations observées : celles-ci mènent en fait, le plus souvent, à travers des circuits largement européens, par la Suisse, les Provinces-Unies, mais aussi l'Angleterre. On se demande ainsi si la « France » et l'« Allemagne » n'apparaissent comme point de départ et d'arrivée qu'en vertu de l'objet de recherche construit *a priori*, et si ces deux espaces ne pourraient pas, avec une autre focale, n'être eux-mêmes que des étapes dans un transfert entre deux autres pôles.

Si le « franco-allemand » comme catégorie spécifique – elle-même créée à un moment politique bien déterminé de notre histoire récente – ne semble pas toujours adéquat, on en mesure toutefois la valeur heuristique comme un espace d'expérimentation dont le choix est, d'une certaine manière, secondaire, soit un terrain dans lequel on peut appliquer un ensemble de « boîtes à outils » ou d'approches méthodologiques qui relèvent, le plus souvent, d'autres espaces – on pense, par exemple, à « l'histoire transnationale ». Ce n'est pas le moindre mérite des auteurs de ce volume que de finir par faire exploser les cadres géographiques qu'ils s'étaient d'abord imposés à eux-mêmes et ainsi de permettre un pont vers d'autres traditions historiographiques.

SÉBASTIEN SCHICK

Sebastien.Schick@univ-paris1.fr  
AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.148

1. Michel ESPAGNE et Michael WERNER (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1988.